



# Réception de Georges Kleiber

DISCOURS DE GEORGES KLEIBER  
À LA SEANCE PUBLIQUE DU 8 OCTOBRE 2016

Chères Consœurs, chers Confrères, Mesdames, Messieurs, chers Amis,

Il est rare qu'un orateur avoue débiter son discours par une banalité. Toute parole, si elle se veut un tantinet personnelle, entend en effet échapper à la géométrie des platitudes stéréotypiques et à la géographie des lieux communs. Et n'osera donc jamais se dire elle-même plate comme un cliché parsemé de *topoi* blanchis sous le harnais du style. Je dérogerai pourtant aujourd'hui à cette gricéenne règle d'implicite locutoire. Je reconnais publiquement entrer dans mon discours en empruntant le corridor des banalités. Tout simplement parce que je ne peux pas faire autrement que de reconnaître qu'il ne m'est pas facile de trouver les mots qu'il faut pour exprimer le plus justement et le plus profondément possible les sentiments qui m'animent en ce moment.

Un sentiment de profonde gratitude tout d'abord envers les membres de l'Académie qui m'ont fait l'honneur de m'élire et de m'accueillir au sein de cette illustre assemblée, pour succéder à Gérard Antoine et à ses prestigieux prédécesseurs que furent Ferdinand Brunot, Giulio Bertoni, Mario Roques et Robert-Léon Wagner.

Un sentiment de reconnaissance émue et admirative ensuite, où s'entrelacent respect et affection envers celui qui vient de m'accueillir dans cette assemblée et qui, par son discours, a fait revivre en moi des échos de vie pour lesquels je n'arriverai jamais à lui payer mon écot. Merci, merci, merci ! Que cette trinité de mots, cher Marc, te dise, avec la force de son unité lexicale, mon estime et mon amitié.

Un sentiment de joie enfin, dont le degré et la précision échappent au baromètre des affects, parce qu'il s'entremêle à d'autres sentiments et émotions — une certaine incrédulité, de la peur et aussi de l'embarras — qui ne sont pas que rhétoriques.

Mon embarras, bien réel, est à la fois d'ordre général et d'ordre particulier. Le premier n'a au fond pas tellement d'importance. C'est l'embarras que peut éprouver tout membre de la tribu des Humanités lorsque, amené à faire un discours, il est obligé de surmonter le paradoxe auquel le condamne son appartenance aux sciences dites « humaines » : d'un spécialiste des sciences dites « dures », on accepte sans peine qu'il tienne un discours « mou », mais d'un orateur qui appartient aux sciences dites « molles », on s'attend au contraire à ce qu'il forge un discours « dur ». Frappé comme une médaille. Académique ! J'essaierai donc de sauter par-dessus cet obstacle en serrant ma langue avec ma discipline. Mais il y a plus dur encore.

Beaucoup plus redoutable, car plus conséquent, s'est révélé être le second motif de mon embarras : comment présenter en quelques phrases une personnalité aussi impressionnante, aussi riche, aussi multiforme, aussi féconde, aussi active, aussi rayonnante que celle que nous honorons aujourd'hui ? Autrement dit, comment présenter Gérard Antoine sans le « réduire » ? Comment résumer sans la déformer une longue vie qui a commencé le 5 juillet 1915 et qui a pris fin, près d'un siècle plus tard, le 6 janvier 2014 à Paris, une belle et grande vie de lycéen, d'étudiant, de prisonnier de guerre, de professeur de lycée, d'universitaire, de chercheur, de conseiller politique, d'administrateur, d'élus, d'académicien, une vie avec bien d'autres facettes encore, privées ou publiques ?

Lorsque le moment est venu de préparer ce discours, j'ai tourné et retourné le problème sous toutes ses coutures, imaginé différentes approches possibles, lancé des progressions différenciées, échafaudé des scénarii discursifs allant des plus cartésiens aux plus illogiques. Sans succès, je le reconnais. Jusqu'à ce que j'aie compris qu'il ne fallait pas me mettre martel en tête, que je ne pouvais de toute façon pas apporter les gages discursifs que réclamait une telle gageure rhétorique, qu'il était inutile de vouloir trouver la clef qui donne accès, par une envolée oratoire magique, à « tout » Gérard Antoine, que la meilleure solution était encore

de dire tout simplement ce qui dans la vie et dans l'œuvre de Gérard Antoine m'a marqué et que je crois mériter d'être rappelé aujourd'hui.

Je ne vous surprendrai pas, Mesdames et Messieurs, en vous disant qu'avant de préparer cet éloge de Gérard Antoine, je n'avais qu'une connaissance limitée de sa vie et de son œuvre. Je savais bien sûr, par les lectures faites et par les cours et séminaires donnés par mes professeurs de l'Université de Strasbourg, Monique Parent, Charles Muller et Robert Martin, qu'il s'agissait d'un grand linguiste, d'un grammairien et stylisticien de renom, qui avait réalisé une monumentale thèse d'État sur la coordination — plus de 1.400 pages en deux volumes !— et qu'il s'était attelé à mener à bien l'achèvement de l'imposante *Histoire de la langue française* de Ferdinand Brunot.

Je savais aussi déjà qu'il était fortement engagé dans la vie administrative et politique : à la fin des années soixante et durant la décennie suivante, beaucoup de monde connaissait « le Recteur Antoine » et utilisait rigide­ment cette dénomination descriptive pour renvoyer à son engagement politique en faveur de l'enseignement, mais sans savoir exactement de quelle académie il était ou a été effectivement le recteur, ce qui montre que sa réputation s'est forgée bien au-delà des frontières de l'académie d'Orléans-Tours.

Je connaissais également certains aspects marquants de sa personnalité. Je ne l'ai rencontré personnellement qu'à trois reprises, à deux réunions de rédaction du *Français Moderne*, qu'il a (co)-dirigé pendant plus d'un quart de siècle, de 1965 à 1992, et à la cérémonie organisée à Nancy en 1996 en l'honneur de Robert Martin, que l'on fêtait pour son départ à la retraite et auquel on remettait également ce jour-là un recueil de Mélanges intitulé *Les formes du sens*. À chaque rencontre, j'ai été frappé par la vitalité rayonnante et l'esprit en alerte malicieuse et bienveillante de l'homme, surtout à Nancy, où ce jeune octogénaire officiait comme maître des cérémonies avec une telle aisance et un tel brio qu'on eût pu croire qu'il s'agissait d'un présentateur professionnel, s'il n'y avait eu en sus une lucide ludo-réflexivité qui révélait, au-delà de la virevoltante mondanité cérémonielle et par-delà l'élégance de son humour, l'homme d'esprit et de culture, l'homme de raison et de passion.

Une connaissance plus approfondie n'a pas brouillé l'image que je m'étais construite de Gérard Antoine. Elle l'a au contraire confortée et enrichie.

Confortée en faisant ressortir plus fortement que Gérard Antoine a, quels que soient les chemins qu'il ait empruntés, toujours effectué un parcours d'excellence, placé sous le signe de l'action et de la science. Tous ceux qui l'ont connu, de près ou de loin, ont en effet noté que l'homme de science se doublait d'un homme d'action et que cet homme « d'une extrême courtoisie et d'une gentillesse non feinte », pour m'inscrire dans la justesse descriptive des paroles de Marc Wilmet, savait mieux que d'autres hisser l'élégance de son dire au niveau de l'élégance de sa pensée.

Les informations nouvelles recueillies m'ont également permis d'avoir une vue moins fragmentaire et plus complète aussi bien de l'homme d'action que de l'homme de science. La vie de l'homme d'action se laisse diviser en trois périodes non étanches correspondant, la première, à la formation et à l'enseignement universitaire, la seconde, aux fonctions administratives et socio-politiques et, la troisième, à l'engagement communal lorrain.

À l'issue de ses études secondaires dans les lycées parisiens Condorcet, Michelet et Henri IV, il passe en 1934 à la fois le baccalauréat de Mathématiques et celui de Philosophie. Ses années universitaires débouchent sur l'agrégation de grammaire obtenue en 1939 à la place de second. La guerre interrompt ce brillant début universitaire, puisqu'il est incorporé comme aspirant d'artillerie. Fait prisonnier de guerre en 1940, non loin de Metz, il est rapatrié sanitaire en 1942. Commence alors en 1943 une vie d'enseignant secondaire dans le Loir-et-Cher, au lycée Ronsard de Vendôme, durant laquelle il prépare en même temps le doctorat sous la direction de Robert-Léon Wagner, Charles Bruneau et Maurice Levaillant. Il entre dans la carrière universitaire en 1947, comme assistant, puis maître de conférences, à l'université de Clermont-Ferrand où il restera jusqu'en 1954, année de sa soutenance de thèse et année où il est nommé à la Sorbonne sur la chaire d'*Histoire de la langue française*, où il succède à Charles Bruneau.

Il est toutefois très vite happé par la vie publique et administrative, puisque, quatre ans après sa nomination, il accepte la responsabilité de la section culturelle *Pensée française* du Pavillon français à l'Exposition Universelle de Bruxelles sous l'autorité de Pierre de Gaulle. Dès lors, il occupera, durant près d'une vingtaine d'années, de 1960 à 1978, différentes fonctions et charges administratives. Avant tout celle de premier recteur de l'Académie d'Orléans-

Tours, créée en 1961 et qu'il dirigea jusqu'en 1973, contribuant à la fondation des Universités d'Orléans et de Tours. Mais aussi, à partir de 1960 et jusqu'en 1978, celle de membre de différents cabinets ministériels : conseiller technique, chargé de l'Enseignement supérieur aux cabinets de Louis Joxe, Pierre Guillaumat, Lucien Paye de 1960 à 1961, chargé de mission auprès de Joseph Fontanet et de Robert Haby et surtout, à plusieurs reprises, auprès d'Edgar Faure, d'abord auprès du ministre, puis auprès du président de l'Assemblée Nationale. C'est auprès d'Edgar Faure qu'il jouera le rôle le plus important : celui de contremaître du chantier de la loi d'orientation de l'enseignement supérieur. Bien avant 1968, Gérard Antoine avait compris l'urgence du changement à opérer dans l'Education Nationale, que ce soit dans le primaire, dans le secondaire ou dans l'Université : changement « géographique » avec un rééquilibrage Paris-Province, changement pédagogique avec des méthodes nouvelles, des pratiques dépoussiérées et réfléchies, des enseignants mieux formés et plus proches des élèves, etc. C'était un esprit avant tout réformateur et non révolutionnaire : il n'était pas pour renverser la table didactique, mais pour mieux la disposer et pour y servir des plats pédagogiquement plus appropriés. La diffusion de ses idées réformatrices s'est faite de deux manières. Premièrement, par l'ouvrage paru en 1966, *La Réforme de l'Université*, écrit en collaboration avec le « bourdieusien » Jean-Claude Passeron, ouvrage dont la hardiesse novatrice a secoué durablement le monde universitaire, et par le rapport *Pour une prospective de la recherche scientifique sur les problèmes du travail* remis à Edgar Faure en 1973, dont aujourd'hui encore s'inspire plus d'un responsable de l'administration éducative. Deuxièmement, par le lancement en juin 1967 de l'AFPF (Association française des professeurs de français), devenue en 1973 l'AFEF (Association française des enseignants de français « De la maternelle à l'Université) dont il fut le président-fondateur. L'AFEF, par l'intermédiaire de sa revue *Le Français Aujourd'hui* et par les propositions de rénovation de l'enseignement du français formulées dans le texte « doctrinal » appelé *Le Manifeste de Charbonnières* de septembre 1969, marquera fortement de son empreinte — je puis en témoigner, puisque j'en ai fait partie pendant une dizaine d'années — la formation et la pratique des enseignants de français de la fin de ce vingtième siècle. Son objectif principal, aujourd'hui un peu délaissé, il faut bien le reconnaître, était de s'appuyer sur les avancées scientifiques en matière de langue

et de littérature françaises pour forger un enseignement qui soit, à chaque niveau scolaire, plus adapté et plus performant.

Après la période rectorale et ministérielle, c'est en 1978 le retour à l'Université, pour cinq années de professorat à Paris III, et, à partir de 1983, la retraite et l'éméritat. Mais c'est surtout le début de la période « lorraine » de Gérard Antoine. « Pour connaître et comprendre Gérard Antoine, il faut, comme le formule Pierre Messmer au début du discours qu'il a prononcé lors de la remise des insignes de Commandeur de l'Ordre de la Légion d'honneur à Gérard Antoine, savoir qu'il est un homme des frontières de l'Est, un Lorrain ». Gérard Antoine a en effet toujours revendiqué son appartenance à cette province de l'Est où se plongeaient ses racines. Il aimait se dire « Lorrain » et même « Lorrain artisan », ce qui lui permettait à l'occasion de souligner son lien avec un autre linguiste de l'Est, son ami Paul Imbs, qu'il qualifiait lui d'« Alsacien bien construit<sup>1</sup> ». Son attachement s'est traduit par un fort engagement politique local. Un peu avant la retraite, Gérard Antoine a en effet accepté d'exercer des fonctions électives dans la commune d'Allarmont, un petit village vosgien de la principauté de Salm, d'à peine un peu plus de 200 habitants, qui était le berceau de la famille. Il y fut conseiller municipal de 1977 à 1983, puis maire de 1983 à 1989, consacrant beaucoup d'énergie à son développement et à celui de la région. Il a notamment fondé et présidé deux associations : « l'Association pour le développement de la vallée de la Plaine », dont le but était de regrouper des communes voisines de Meurthe-et-Moselle et des Vosges dans un établissement public de coopération intercommunale et celle des « Amis de la Hallière », qui avait pour mission la mise en valeur touristique et culturelle de la scierie de la Hallière. Une scierie qui devait lui être très chère, puisque, pour sa réception, en 1998, à l'Académie des Sciences Morales et Politiques, il a tenu à ce qu'elle soit gravée sur son épée d'académicien.

L'énumération de toutes ces activités suscite une question que n'a pas manqué de se poser Pierre Messmer dans son discours : « On se demande comment une telle activité d'enseignant, d'administrateur, d'élus local lui laisse le temps d'écrire ». Gérard Antoine nous a en effet laissé une œuvre

---

<sup>1</sup> Voir « Rencontre avec Gérard Antoine » in *Combats pour la linguistique, de Martinet à Kristeva. Essai de dramaturgie épistémologique* (J-C. Chevalier et P. Encrevé, 2006, Paris, ENS Editions, p. 85).

impressionnante, dont il serait présomptueux de vouloir faire le tour. Une œuvre plantée avant tout dans les terres de la linguistique, mais d'une linguistique expressive, ouverte sur et vallonnant vers les contrées littéraires, où Gérard Antoine rencontre Paul Claudel, Charles Péguy, Sainte-Beuve, Racine, Gérard de Nerval et bien d'autres encore auxquels il a consacré éditions de textes, essais, études et autres travaux magistraux dont je ne rappellerai ici que l'essai sur *Les « Cinq grandes odes » de Claudel ou la poésie de la répétition* (1959), la biographie *Paul Claudel ou l'Enfer du génie* (1989) et les différentes éditions de Sainte-Beuve : *Portraits littéraires* (1993), *Portraits de femmes* (1998) et *Vie, poésie et pensées de Joseph Delorme* (2002).

Ces fugues littéraires ne sont que le prolongement naturel d'une analyse du langage non corsetée par un formalisme qu'il jugeait étouffant ni mécanisée par des modélisations théoriques éprouvées trop rigides. Bien que partisan d'une réforme de la grammaire scolaire, il n'a pas sauté dans le train des grammaires formelles, distributionnelles ou générativistes, qui fonçait dogmatiquement à travers le paysage linguistique des dernières décennies du XX<sup>e</sup> siècle. Et il faut bien reconnaître aussi que sa thèse de doctorat sur la coordination est bien plus historique et stylistique que syntaxique, car, comme l'a noté Marc Wilmet, « scientifiquement parlant, le carcan de la syntaxe gênait un peu Gérard Antoine ». La linguistique est avant tout pour lui affaire d'histoire, de lexique et de stylistique. On pourrait penser qu'il s'agit là d'une attitude passéiste. Mais sa façon ingénieuse et avertie de faire vivre ce triptyque est, à de multiples égards, plutôt novatrice et en fait, en quelque sorte, un précurseur de la linguistique cognitive en vogue à l'heure actuelle, dans la mesure où le langage, pour lui, ne s'explique pleinement que si on le considère comme « incarné » et « situé », pour reprendre deux termes clés de la linguistique cognitive. « Incarné » dans la perception et l'action qui l'ont fait naître, c'est-à-dire le contexte de son émergence, et « situé » dans l'histoire, c'est-à-dire tributaire des états antérieurs qui l'ont mené à ce qu'il est, les deux contribuant à l'expressivité du langage. Je ne citerai qu'un exemple tiré de *La coordination en français* (Editions d'Artrey, 1958-1962) : lorsque Gérard Antoine décrit (549-551) le procès de « logicisation » de *cependant* et *alors*, qui mène pour le premier de la « position » à « l'opposition » et, pour le second, de la « circonstance spatio-temporelle » au « mouvement logique », l'évolution

unidirectionnelle, qui se trouve motivée par le « besoin d'expressivité du sujet parlant », s'apparente peu ou prou à ce qu'on appelle aujourd'hui les « chaînes de grammaticalisation ».

Cette sensibilité toute particulière à l'histoire, au contexte et à l'expressivité explique que c'est surtout en histoire de la langue, en lexicologie et en stylistique que Gérard Antoine a laissé un héritage original et durable. Grâce à une organisation régulée et méthodique, à un renouvellement des pratiques diachroniques en cours aux alentours des années soixante, à sa capacité à diriger et à motiver ses différents collaborateurs et aussi à sa ténacité à trouver, après la défaillance d'Armand Colin, un éditeur fiable, Gérard Antoine a, dans un premier temps, pu rééditer la monumentale *Histoire de la langue française* de Ferdinand Brunot, puis, dans un deuxième temps, a réussi à mener à son terme cette « titanesque aventure », comme la qualifie Robert Martin<sup>2</sup>, avec la publication des trois volumes correspondant aux périodes 1880-1914, 1914-1945 et 1945-2000.

« *Au bonheur des mots* » : ce titre polysémique et échoïquement ludique des *Mélanges* qui lui ont été offerts en 1982 aux Presses Universitaires de Nancy peut servir de devise à la lexicologie pratiquée par Gérard Antoine. Une lexicologie jouissive et souple, qui a donné lieu à nombre d'analyses originales et subtiles, animées et guidées par une vaste culture et une forte sensibilité à ce que l'on pourrait appeler les frémissements du sens. Une lexicologie principalement prédisposée au lexique abstrait et tout spécialement adaptée au vocabulaire socio-politique. Une lexicologie qui vise, à travers l'analyse scrupuleuse du contexte historique, sociologique, philosophique et littéraire où se cristallise la sémantique des mots étudiés, à mettre au jour la part stable du sens lexical, qui seule permet d'assurer la réelle maîtrise d'un mot et, au-delà, la compréhension de la phrase dans laquelle il se trouve employé. La lecture de l'ouvrage consacré à la devise républicaine *Liberté, égalité, fraternité ou les fluctuations d'une devise* (1982, Paris, Unesco) fait comprendre, mieux que de longs traités de sémantique, que les mots ne sont un obstacle au sens que parce qu'ils ont eux-mêmes du sens. La volonté affichée en 4<sup>e</sup> page de couverture de l'ouvrage collectif *Morale et langue française* qu'il a dirigé (2004, PUF) est celle de « donner un sens plus pur aux mots de la tribu » lexicale étudiée. On peut sans doute regretter avec Robert Martin qu'une

---

<sup>2</sup> « Gérard Antoine et l'histoire de la langue française », *Le français Moderne*, 83 : 2, 2015, p. 270-278.

telle lexicologie reste trop étrangère aux débats sémantiques qui ont sensiblement renouvelé ces dernières décennies la discipline, il n'en reste pas moins que, par le retour systématique à l'exploration contextuelle la plus vaste possible, elle constitue un trait d'union fécond entre la lexicologie philologique des années cinquante et la lexicologie outillée actuelle, dite de « corpus ». Et, ajoutons-le, le regret s'atténue bien vite lorsqu'on pense qu'une approche théorisante trop forte aurait sans doute tari la veine stylistique qui n'a cessé d'inspirer avec bonheur Gérard Antoine tout au long de sa vie.

Le legs stylistique de Gérard Antoine est en effet considérable. Outre la thèse sur la coordination, deux travaux méritent tout particulièrement d'être cités : l'article *La stylistique française, sa définition, ses buts, ses méthodes* paru en 1959, qui est une initiation à la stylistique remarquable par sa clarté et sa précision théorique et pédagogique, et le recueil d'articles *Vis-à-vis ou le double regard critique*, publié en 1982 aux PUF dans une version qui est la reprise élargie d'une première édition parue en 1952. Dans l'Avant-Propos méthodologique de ce recueil, Gérard Antoine défend une stylistique littéraire tout à fait particulière, qui refuse les modèles d'analyse préfabriqués, aussi bien ceux qui restent ancrés dans une tradition biographico-littéraire chère à Lanson que ceux qui se veulent d'avant-garde en brandissant la bannière d'un formalisme étanche et systématique, comme celui que Roman Jakobson a mis en œuvre pour mettre en évidence les « structures » du sonnet « *Les chats* » de Baudelaire. Pour Gérard Antoine, la solution du mode d'emploi *a priori* n'est pas la bonne, car, comme il le souligne, « il n'y a pas *une* démarche critique *ne varietur* accordée à n'importe quelle œuvre du répertoire littéraire » (p. 18). C'est l'œuvre elle-même qui impose la méthode qu'il convient d'utiliser. « La nature [de l'œuvre littéraire], écrit-il, commande un mode de rencontre qui lui soit approprié » (p. 18). Et pour trouver ce chemin de rencontre qui mène au cœur même de l'œuvre, il faut certes posséder certaines techniques d'analyse et savoir manier les outils linguistiques et rhétoriques idoines disponibles, mais il faut avant toute chose s'imprégner du texte, y déambuler dans tous les sens, le lire et le relire. Ce n'est que cette connaissance approfondie qui permettra de découvrir quels sont finalement les ressorts secrets qui en font une œuvre d'art. Ce que Gérard Antoine a condensé dans l'expressive formule *A chaque texte sa vérité*.

Permettez-moi, Mesdames et Messieurs, de me se servir de cette devise pour conclure. En la reformulant en *À chaque vie sa vérité*. Celle de Gérard Antoine éclairera pour longtemps encore tous ceux qui cherchent à mieux comprendre comment naît et vit celle du langage. Gérard Antoine est mort, mais il n'a pas disparu.

Copyright © 2016 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

**Pour citer ce discours :**

Georges Kleiber, *Réception de Georges Kleiber. Séance publique du 8 octobre 2016 [en ligne]*, Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2016. Disponible sur : <[www.arlfb.be](http://www.arlfb.be)>